



Episode 5 :

Le temps des rencontres...

23 Novembre au 23 Décembre 2018 (by Pierre)

Enfants du
Mékong

La journée commence par la messe à 6h. Enfin, parce qu'on a séché les matines à 5h...

Un peu dur quand ça dure près d'une heure en vietnamien, mais bon, nous connaissons quand même l'essentiel du contenu et surtout, aujourd'hui, nous avons le plaisir de participer. En discutant hier soir avec les sœurs qui nous hébergent, nous leur avons parlé de musique, et elles nous ont sorti une guitare. Alors c'est tout naturellement que nous leur avons proposé d'animer leur messe du lendemain, Lucie au piano et moi à la guitare. Plaisir de jouer ensemble, et pour d'autres... qui semblent d'ailleurs bien apprécier.

Nous partageons ensuite le petit-déjeuner, qui est pour nous, comme tous les autres repas pris avec la communauté, un riche temps de partage. Sœur Trang, qui parle bien anglais, traduit aux trois autres sœurs qui partagent notre petite table ronde. On parle de nos vies, de leur pays, de la situation politique ou sociale de la région, de ce que nous mangeons surtout, et elles prennent un grand plaisir à nous faire goûter des choses que nous ne connaissons pas (plaisir partagé, d'autant qu'elles ont de grands talents de cuisinières !) et à nous voir galérer avec les baguettes chinoises que nous avons bien du mal à maîtriser. Les éclats de rire et conversations joyeuses nous parviennent aussi des trois autres tables où la vingtaine de novices est installée, et, le repas terminé, on débarrasse, on nettoie, on cuisine pour le prochain repas, ou on rend l'un ou l'autre service dans une ambiance festive.



Ce matin, nous allons à la rencontre de K'Than, le second filleul parrainé par nos proches dans le programme des sœurs. A nouveau un petit trajet en moto, pour arriver devant une maison de bois et de tôle à l'air un peu miteuse. A l'intérieur, une femme d'une quarantaine d'années, l'air fatiguée, nous accueille en souriant. Une petite fille blottie dans ses bras s'agrippe à elle. K'Fam, la petite sœur de K'Than, a trois ans, et est handicapée depuis l'administration d'un vaccin, lorsqu'elle avait cinq mois.



K'Than, lui, comme son grand frère, est à l'école pour la journée, où son directeur a refusé de le libérer pour notre rencontre. Quelle différence avec la visite d'hier ! Loin des échanges joyeux et de l'ambiance légère au milieu des beaux paysages, je ressens ici une atmosphère plus étouffante. La pauvreté me semble plus pressante, la situation plus sombre. La maman, trop occupée à s'occuper de sa fille malade ne travaille pas, et le père enchaîne des boulots saisonniers, instables. Et puis, il faut dire que l'absence de K'Than nous laisse un peu à cours de discussions. Après tout, c'est d'abord lui que nous venions rencontrer. Lucie semble partager mon point de vue puisqu'elle insiste alors un peu, demandant à quelle heure il termine l'école, proposant que

nous revenions demain à vélo, sur la suite de notre route. Finalement, nous obtenons l'autorisation d'aller voir K'Than directement à son école. Quelques centaines de mètres plus loin, nous découvrons un grand établissement scolaire des plus classiques. De grands bâtiments de trois ou quatre étages, une cour centrale, vide pour le moment mais où nous imaginons facilement des enfants courir partout en criant, et un directeur à l'air strict... Un professeur nous guide jusqu'à une salle où on nous désigne K'Than en nous demandant si nous préférons partager un moment avec sa classe ou en privé. Ouhlala, c'est pas tout à fait comme ça que je voyais les choses ! J'imagine la gêne de l'enfant de dix ans qui sort de sa classe sous les regards intrigués de tous ses camarades. « Pourquoi est-ce qu'il va voir ces

deux blancs ? Qu'est-ce qu'ils vont lui raconter ? » J'espère que ça ne va pas trop le catégoriser comme pauvre ou le stigmatiser d'une manière ou d'une autre. En tout cas, ça ne le met pas très à l'aise, car, lorsque nous arrivons dans ce qui semble être la « salle du conseil », avec la statue du grand Ho-Chi-Minh, fondateur du parti communiste vietnamien, il ne décroche pas un sourire... En même temps, ça fait un peu trop officiel pour une rencontre que nous voulions informelle. Malgré tout, nous sommes heureux de faire sa connaissance et d'échanger un peu sur sa vie et son futur dans lequel il se voit chanteur... ou policier...



Pas le temps de s'ennuyer dans la communauté. Leur belle maison, assez isolée au milieu des plantations de café et de thé, résonne sans cesse d'une joie de vivre incroyable. Si les temps de prière occupent beaucoup de temps (dont nous profitons pour travailler sur notre ordinateur), la journée file entre services de la vie quotidienne, travail dans le jardin qui leur assure une totale autonomie de fruits et légumes, récolte du café qui leur octroie un petit revenu, graines à mettre à sécher, répétitions de musique, et surtout missions sociales en allant à la rencontre des familles alentours, en proposant des cours d'anglais aux enfants, etc. Nous avons la chance de partager un peu de cette vie simple, et nous nous y plaisons tellement que, dans l'attente de notre prochain rendez-vous à 120km de là qui a été décalé à mercredi au lieu de lundi, nous décidons de rester trois jours avec elles. Nous découvrons des pois inconnus, des haricots verts, blancs ou noirs que nous ne connaissions pas, la culture du soja, des cacahuètes, et quelques-unes des mille et une façons d'utiliser le riz (soufflé, en pâte, en feuilles, en nouilles, collant, sauté,...) Et surtout, nous découvrons la culture du café !



Équipés de tee-shirts publicitaires, de gants de travail et de superbes chapeaux de cowboys, au milieu des sœurs méconnaissables dans leurs tenues de combat, nous égrainons les branches des arbres de leurs petites boules rouges et jaunes en prenant soin de laisser les plus vertes. On grimpe sur des tabourets en riant de voir qu'ainsi perchée la plus grande des sœurs dépasse à peine Lucie, on chante et on s'interroge sur nos vies si différentes en tirant les grandes bâches sur lesquelles nous faisons tomber les précieuses graines, on s'amuse à conduire à tour de rôle le vieux tracteur sur lequel on charge les sacs remplis... et en rentrant on étale à nouveau le café sur les bâches où il restera un mois à sécher au soleil, tandis que des sœurs surexcitées essayent notre vélo au milieu des étals de café, à trois et deux seaux sur le tandem. Bref, on se plaît bien dans cette atmosphère.



Le troisième jour, la messe du matin nous donne l'occasion d'échanger un peu avec Bá, un homme d'une soixantaine d'années, a priori ancien médecin, et grand ami de la communauté dont il a dessiné (et sans doute partiellement financé) la maison. Heureux de rencontrer des français, il retrouve un peu du vocabulaire qu'il maîtrisait parfaitement il y a quelques années, et nous chante même joyeusement « Alouette, je te plumerai » avec un accent terrible. Pour poursuivre la rencontre, il nous propose de venir partager le repas du midi avec sa famille, dans la ferme qu'ils exploitent à 3km de là.



Nous y parvenons après un trajet mémorable sur les chaos de la route, bringuebalés en tous sens dans une vieille charrette tirée par sa moto « parce qu'en vélo, ça n'aurait

pas été discret, il ne faut pas être trop vus par les officiers du gouvernement ». Nous découvrons alors une petite maison très modeste – loin, selon lui, du faste de sa maison principale à Bao Loc – mais entourée de 10ha (immense ici !) de plantations de café, de thé, et de nombreuses autres plantes. Impressionnant.

« Ils vont encore se mettre en quatre pour nous recevoir » m'avait dit Lucie. Hum... sûrement. Mais le bol de sang de canard à l'échalote qu'on nous sert en entrée n'est pourtant pas très à notre goût. Beurk... Surtout ne pas vomir. Pas de nausée, ça ferait mauvais genre. Non, non, ne pas penser que c'est du sang que je suis en train de boire à la cuillère. Avaler un petit verre de Château Meillac de Bordeaux (moi qui n'aime pas le vin) pour faire passer et surtout ne pas penser... L'insistance que je mets dans mon refus quand il nous en repropose parvient à être ferme sans être malpolie. Ouf !



L'après-midi, Bá nous promène avec son fils en moto pour nous faire découvrir la région. Ici une étrange cathédrale dans un style un peu bouddhiste et une belle Vierge en quarte rose, bordée d'un paisible étang, là la ferme de ses fils, de 10ha également, qui produit essentiellement de délicieux fruits



de la passion. Ils élèvent aussi quelques crapauds – riches en nutriments pour bien nourrir leur jeune bébé paraît-il. Encore une fois, notre peluche hippopotame devient la star pour aller à la rencontre de la jeune enfant, et Lucie prend plaisir à jouer avec elle.

Nous terminons nos visites avec la découverte d'un gigantesque temple où vivaient il y a encore 7 ans plus de 700 moines bouddhistes. Le gouvernement a fait évacuer le lieu et les occupants ont été dispersés, s'installant notamment dans le Sud de la France, au « Village des pruniers » et laissant les lieux à l'abandon... Etrange sensation de parcourir cette salle où se réunissaient jusqu'à 10000 pèlerins, moderne et encore fonctionnelle, complètement désertée... Nous

sommes malgré tout heureux de retrouver notre « chez nous » chez les sœurs et leur maison animée.

Notre départ ce matin est salué par notre première pluie depuis notre arrivée au Vietnam. De quoi donner envie de rester un peu plus longtemps avec les sœurs qui ont aussi du mal à nous laisser partir... Mais c'est l'une des règles du jeu de ce voyage. De belles rencontres... et des rencontres éphémères... D'un autre côté, cela fait du bien aussi de se retrouver avec ma femme sur notre vélo, de retrouver notre désormais routine des coups de pédales successifs, de se laisser transporter par les paysages, et de se perdre dans nos pensées, en harmonie avec ce rythme simple qui nous entraîne aussi profondément qu'une douce méditation...

Pourtant, aujourd'hui la route est tout sauf monotone. Désormais autour de 1000m d'altitude, nous roulons à flanc de montagne, passant d'une vallée à l'autre en espérant ne pas trop redescendre au fond, enchaînant les montées et les descentes qui donnent de la couleur au trajet. Couleurs qui se perdent malheureusement dans le gris du ciel. Le vent s'est mêlé à la pluie, nous fouettant le visage dès que nous prenons un peu de vitesse. Cette fois, il ne s'agit plus de pluies de moussons, intenses mais brèves, mais d'un méchant crachin qui semble ne jamais vouloir tarir. Alors, noyés jusqu'aux os, nous appuyons sur les pédales encore et encore, écoutant la pause du midi qui nous refroidit dans



nos vêtements mouillés, et espérant le soir trouver rapidement un endroit sec et un peu de chaleur. C'est bien la première fois qu'on a froid depuis notre arrivée en Asie !

Seulement, le soir, notre espoir est à nouveau déçu. Nous nous sommes arrêtés tôt malgré un détour d'une dizaine de kilomètres à cause d'une route interrompue brutalement par un pont effondré sur une rivière en rage (« c'était donc ça les gestes que nous faisaient les dernières personnes que nous avons croisées ! »). Nous nous sommes même arrêtés tellement tôt que ça nous semble un peu prématuré pour aller demander un hébergement. On pense prendre un peu le temps de boire un verre... jusqu'à ce qu'on sente une vibration bizarre à chaque tour de roue. « Il y a un souci avec le vélo ». Vérification : le pneu avant est déchiré sur le flanc. Aïe ! Pas le genre de pièce qu'on a en stock, il était censé être garanti pour 10000km, et dans ses dimensions particulières, on risque d'avoir du mal à en retrouver un. Et pourtant... après un ou deux détours à la recherche du bon magasin, nous trouvons juste ce qu'il nous faut dans une petite boutique cycliste. Eh ben, on a eu de la chance d'avoir ça en arrivant en ville !

Mais tout cela nous a fait vite passer une heure, et quand les deux églises à qui nous demandons l'accueil refusent par peur du gouvernement, nous sommes une nouvelle fois obligés de nous rabattre sur un petit motel... Nous avons appris que dans ce pays communiste, il est normalement interdit d'héberger des étrangers sans l'accord du gouvernement. De même qu'il ne nous est d'ailleurs pas possible de parler officiellement d'Enfants du Mékong. Et d'après les témoignages des uns et des autres, le contrôle est de plus en plus étroit, avec un risque de lecture des mails et un droit d'envoi en prison pour le contenu de publications web, etc. Pas drôle le régime en place... Ça nous fait ressentir aussi encore plus de gratitude pour les gens qui acceptent de nous recevoir chez eux en faisant fi des risques auxquels ils s'exposeraient... Et ça nous fait plaisir de savoir que le lendemain, nous serons accueillis par un prêtre que les sœurs ont contacté...

Si, quand nous arrivons chez lui, le premier contact est un peu froid, le prêtre nous demandant d'ailleurs de ne pas assister à la messe et d'éviter de trop sortir pour que personne ne voit qu'il nous héberge, il s'ouvre bientôt davantage, et nous passons une nouvelle fois une belle soirée – avec un repas excellent – à parler de son voyage en France et en Italie il y a cinq ans, de ses rudiments de français acquis il y a une cinquantaine d'années et de la situation de l'église et des prêtres au Vietnam et en France. Dans un anglais parfait, il nous parle aussi de ses études à Hong-Kong et de sa famille émigrée aux États-Unis, comme beaucoup de catholiques au moment de la révolution communiste de 1975. Le père Thuan vit avec deux autres prêtres, dont l'un assez âgé totalement aux petits soins pour nous. A table, il remplit nos verres de thé dès que ceux-ci deviennent dangereusement vides et s'assure que nous nous resservions trois fois de chaque plat. A la fin du repas, il nous amène quatre bouteilles d'eau chacun pour être sûr que nous ne mourrions pas de soif durant la nuit, nous propose de l'huile pour notre vélo, nous désigne le lave-linge (dommage, nous venons de finir nos lessives à la main) et nous met un portant au soleil pour faire sécher nos vêtements... une vraie nounou !

Et nous aurons la chance d'en profiter une journée de plus car, lorsque nous apprenons que la sœur avec qui nous avons rendez-vous le mercredi pour rencontrer les deux prochains filleuls ne peut pas nous recevoir le mardi soir, le père Thuan réagit du tac au tac : « Mais vous êtes à la maison ici ! »

Une seconde journée que nous mettons à profit pour mettre à jour notre site internet, découvrir un peu plus la vie de nos hôtes et faire la connaissance des sept garçons « difficiles » qu'ils accueillent. Ouvrir une école privée est très difficile dans ce pays où tout est sous contrôle du régime, mais, à défaut, il est fréquent de voir des jeunes en situation familiale compliquée en internat dans les congrégations religieuses qui se donnent pour mission de les accompagner durant leurs études. Ainsi, ceux accueillis ici partagent les repas des prêtres et participent aux services, mais profitent également de cours de musique et de diverses activités. Après le dîner, ils viennent timidement nous demander s'ils peuvent essayer notre vélo, et s'ensuit une joyeuse soirée où notre Pino reprend son rôle de star,

vite complété par un petit morceau de trompette à la fin de la répétition de l'orchestre voisin, et par les chants qui accompagnent la guitare sortie de son étui...

Le père Thuan, lui, n'ose pas essayer notre vélo, et nous fait remarquer que notre périple serait sûrement plus facile en moto qu'à vélo. Assurément, mais cela aurait-il le même sens ?

Nous retrouvons le lendemain le bonheur d'aller au rythme naturel de la vie, de pouvoir s'arrêter ici prendre un jus de fruit frais en échangeant quelques mots avec la vendeuse, et là grignoter un étrange beignet qui semblait appétissant – perdu, il est sucré-salé avec un œuf dedans. Les sourires qui apparaissent sur les visages des gens, les encouragements parfois étranges, les mimes de pédalage qui expriment la surprise des gens que nous croisons, l'harmonie de pédaler en couple et la satisfaction des kilomètres parcourus... Remplacerions-nous vraiment cela par un moteur ? A quelle fin ? Pourquoi aller plus vite ? Supprimer l'effort... et la satisfaction qui va avec ?

Pour nous, ce mode de transport convient bien à ce voyage, et nous sommes heureux de le partager ensemble, de nous arrêter le midi autour d'un petit jeu de cartes, et d'inscrire ensemble le soir, un point de plus sur l'itinéraire que nous traçons sur notre site internet...



En arrivant à notre point de rendez-vous avec Sœur Kim Anh, les montagnes s'écartent pour laisser s'épanouir une large vallée dans laquelle s'étend la petite ville de Lac Lam. Si, ces derniers kilomètres, nous avons l'impression de voir apparaître une certaine activité industrielle, ici c'est le maraichage qui occupe la première place. De grandes serres sont dressées le long des routes, sous lesquelles croissent de nombreux pieds de tomates, des choux et des salades. Si nous appréhendions un peu la rencontre avec la sœur, qui ne parle pas anglais et avec qui la communication était un peu difficile, la réalité vient vite nous rassurer. Sœur Kim Anh a réuni une institutrice et un papa d'élève qui parlent tous deux un anglais à peu près correct pour nous accueillir avec chaleur autour d'un grand plateau de fruits (même si les goyaves qu'ils nous servent ne sont toujours pas mûres et que ce qu'ils appellent prunes sont des fruits bizarres sans noyaux) au cœur de l'école que dirige la congrégation. Avec 400 enfants de 2 à 4 ans accueillis, des murs peints de dessins enfantins et des équipements au top dans toutes les salles (même les marches sont décorées de petits pas pour indiquer le côté où marcher, et numérotées pour apprendre à compter en montant l'escalier !), et une vingtaine de jeux d'extérieurs dans la cour, l'école

a de quoi faire rêver les enfants ! Ceux-ci nous saluent d'ailleurs aussi avec enthousiasme, et après le traditionnel petit tour d'essai du Pino dans la cour, nous partons à la rencontre des deux filleules suivantes, Thuy et Quynh.



De ces visites, je retiendrai surtout la détresse que l'on sent dans la famille de Thuy. La maman a un visage luisant qui semble refléter une mauvaise santé, et, si la jeune fille de 10 ans assise en face de nous répond sagement à nos questions, on ressent un grand manque de bonheur dans cette famille. Thuy a été adoptée par les parents qui n'arrivaient pas à avoir d'enfants, mais on n'arrive pas à en savoir davantage

sur son histoire avant l'adoption. Ce qui est sûr, c'est qu'elle était parrainée jusqu'à l'an dernier par un donateur d'Enfants du Mékong et qu'au moment où celui-ci arrêteait son parrainage, les parents ont enfin réussi à avoir un enfant... ce qui semble avoir apporté plus de nouvelles difficultés financières que de bonheur... Il y a encore du chemin avant que Thuy ne réalise son rêve de devenir médecin !



Quynh, de son côté, vivait dans la maison d'à côté, dans une vieille cabane en bois inondée à chaque saison des pluies. Grâce au soutien d'une congrégation religieuse, sa famille a pu se faire prêter de l'argent par des amis et une banque pour construire une maison en dur il y a quelques mois, mais la maman est enceinte et, le père ayant perdu son emploi d'ouvrier agricole, ils n'ont, ces derniers temps, plus aucune ressource pour vivre tandis que leurs créanciers leur réclament le remboursement... Pourtant, on sent davantage de sérénité dans la famille qui semble se raccrocher à sa foi... bien présente puisque la petite Thuy, du haut de ses dix

ans, projette de devenir religieuse... ce qui fait bien rire notre guide !

Elle, rayonnante, pleine d'amour, semble toute dévouée pour sa cause et ces enfants. Lucie me partagera plusieurs fois dans la journée combien elle sent de la bienveillance chez la sœur et comme elle aimerait passer davantage de temps avec elle, sentant qu'elle lui apporte beaucoup... Je suis toujours bluffé par les capacités de ma femme à capter ainsi les courants émotionnels des gens et ces liens relationnels invisibles...

Nous nous apprêtons à repartir quand soudain... c'est le drame ! *Hippo*, notre peluche qui permet d'approcher les enfants, a disparu ! Comme d'habitude, nous avons sorti notre hippopotame pour jouer avec le petit frère de Thuy, mais la maman a dû prendre cela pour un cadeau et l'a embarqué dans l'arrière-cuisine. Nous essayons par mille moyens d'expliquer à notre guide le problème mais, malgré les présentations que nous avons pris le temps de faire entre elle et Hippo, elle ne comprend absolument pas notre désarroi. Pour nous, la situation devient critique. Les uns et les autres remettent leurs casques, enfourchent les motos... mais nous n'imaginons pas abandonner notre mascotte. Alors on insiste, on montre l'urgence de la situation... et nous récupérons enfin notre Hippo kidnappé au terme de longues tractations et d'une dernière photo d'adieu dans l'hilarité générale.



Après cette mésaventure, il est bien temps d'aller manger ! Par quelques insinuations, nous parvenons à orienter la recherche de repas vers les fameux nems que nous avons bien du mal à trouver le midi, plutôt que vers le traditionnel Phở, la soupe de nouille dont nous commençons à saturer. Tandis que la sœur et Dhuyen, l'institut', nous emmène dans un restau beaucoup plus haut de gamme que ce dont nous avons l'habitude, Kha, le papa d'élève, écume toute la ville à la recherche des nems. Mais ce sera un échec pour ce midi. Malgré tout, ils nous offrent un repas excellent, et n'ont pas dit leur dernier mot !



Ils passeront tous les trois l'après-midi avec nous, à aller se balader dans les collines environnantes, au milieu de fleurs sauvages, avec toujours des sacs de provisions bien pleins pour les pauses, avant que Dhuyen nous annonce avec plaisir que « Ce soir, vous dormez chez moi ! ». Dhuyen, à 33 ans, est sixième d'une famille de dix enfants, et vit avec sa mère veuve, et ses frères et sœurs de passage. En l'occurrence, ce soir, il y a une dizaine de personnes dans la maison dont 3 bébés. L'accueil est royal et l'ambiance joyeuse, dans l'esprit de famille qui règne ici. On nous a attribué une chambre malgré nos protestations et on nous montre les photos du voyage en Europe des parents, en commentant la splendeur d'un Paris un peu fantasmé, et les merveilles de la France qui fait rêver.

Pour la soirée, Dhuyen nous a préparé une surprise. Nous sommes surpris qu'elle ne mange pas avec nous au repas avec sa famille, et quand nous lui exprimons, elle nous dit qu'elle se réserve pour les nems. Les nems ? Eh oui, car à peine avons-nous fini le repas qu'elle nous pousse, toute excitée, jusque chez les voisins, de grands amis chez qui nous retrouvons Kha et Kim Anh... autour d'une table ronde qui déborde de préparations pour les nems ! Car ici, les nems sont les cousines des crêpes mexicaines de chez nous : on prend une feuille de riz, dans laquelle on dépose une feuille de salade, quelques feuilles de menthe, un bâton de viande de porc, quelques tranches de concombre ou carottes crues, avant de rouler le tout et de le tremper dans une sauce aux cacahuètes. Hmmm, pas mal ! Mais bon, quand on a déjà mangé et qu'on nous en sert une demi-douzaine chacun avant d'enchaîner avec une soupe de nouilles, du flanc à la coco et des bananes, on est obligés de refuser les plats suivants malgré l'insistance de nos hôtes de peur de ne plus être capables de monter à vélo. Encore une fois, l'ambiance est à la fête et la soirée se poursuit autour de la guitare et du piano de la famille.



Le lendemain, nous avons un peu de mal à quitter la famille de Dhuyen. Kim Anh et Kha se sont à nouveau joints à nous pour le petit déjeuner chez les voisins – au grand mécontentement de la famille de Dhuyen qui aurait bien aimé nous partager son petit-déjeuner. Les liens qui nous unissent sont déjà étroits malgré le peu de temps passé ensemble et chacun est un peu triste de notre départ. Alors on nous offre des bracelets, des casquettes, on échange les comptes Facebook (grrrrr !), toutes ces choses un peu futiles pour moi que nous perdrons bien plus vite que les souvenirs gravés au fer rouge dans nos cœurs par la chaleur de leur accueil.

Après la pluie, nous avons retrouvé les jours de chaleur, et nous la ressentons bien dans les côtes qui nous font aujourd'hui franchir notre premier col à plus de 1300m. Les champs de café réapparaissent puis les arbres deviennent plus sauvages, la nature pas encore conquise par l'homme dans ces coteaux trop pentus. Seuls les éternels fils électriques viennent gâcher les magnifiques paysages de montagnes qui se dessinent devant nous. Les lignes de « crêtes », même s'il s'agit encore de basse montagne aux sommets arrondis, apparaissent les uns derrière les autres dans des dégradés de verts saisissants. Je retrouve le plaisir de rouler en montagne où chaque virage offre de nouvelles surprises et où les ascensions difficiles sont récompensées de la satisfaction d'arriver en haut et de se laisser glisser sur le versant suivant. Mais pour cette fois, en ce qui concerne se laisser glisser, ce n'est pas si facile. La route semblait être la voie principale entre Da Lat et Pleiku, les capitales du Lam Dong et du Gia Lai, mais l'état de la route ne laisse rien présumer de tel. Nous étions heureux de constater que l'autoroute que nous craignons ne soit en fait qu'une petite route peu fréquentée. Mais quand elle se transforme dans la descente en terrain d'obstacles plein de nids de poules et de zones saccagées, il devient plus difficile de profiter d'une descente rapide... Malgré tout, j'apprécie les slaloms nécessaires et les pointes d'adrénaline quand il s'agit de freiner brusquement devant un trou ou de se faufiler au milieu du terrain défoncé, mais celui-ci est beaucoup moins au goût de Lucie et nous ajustons donc la vitesse pour la rassurer sans me frustrer.



Quand, dans le fond de la vallée suivante, nous arrivons dans un petit village, celui-ci semble vraiment au milieu de rien. Pourtant le GPS nous guide à travers des petits chemins un peu en retrait du bourg, jusqu'à une gigantesque église de briques rouges en construction dont le clocher, pas encore équipé, semble vouloir concurrencer les sommets alentours. À côté, un vieux bâtiment en bois surmonté d'une croix et une tour de moins de trois mètres équipée d'une grosse cloche. L'église précédente. Eh bien, sacré changement d'échelle ! Et en effet, le prêtre que nous rencontrons peu après nous indique son ambition de rassembler les 4000 catholiques des environs dans cette église d'ici un an. Les bâtiments tout neufs qui se dressent autour, préaux et salles diverses, nous donnent bon espoir d'être accueillis mais la rencontre avec le prêtre n'est pas si simple. On sent qu'il a besoin d'être rassuré, et les mots que nous échangeons ne semblent pas y suffire. Il nous demande même nos passeports et vérifie nos identités et la validité de nos visas, mais finit malgré tout par nous ouvrir sa porte. Un peu plus tard dans la soirée, il nous parlera, après une allusion à ma barbe, des musulmans en France et du terrorisme... C'est donc cela qui l'effrayait tant ? Quelles images déformées peuvent être véhiculées, ici aussi, par les médias... ? Heureusement que les yeux bleus et les cheveux châtain clair de Lucie sont là pour le rassurer... Mais passées les premières inquiétudes, son accueil est digne des autres. Il nous désigne une chambre grande et neuve, puis nous amène savon, shampoing, dentifrice et brosses à dents en nous indiquant que le dîner sera servi à 18h. Ce soir, nous partageons le repas avec l'architecte et les ouvriers issus de minorités ethniques dont nous avons encore du mal à comprendre les particularités. La rencontre avec Diem Ly, la responsable du programme de notre filleule dans quelques jours devrait nous éclairer sur ce sujet. Pour l'heure, notre hôte nous partage surtout son admiration pour la France, mêlée à une certaine inquiétude de ce « qu'elle est en train de devenir ». « La France a un tel héritage spirituel et philosophique à travers le monde. Pourquoi chez vous les gens semblent se désintéresser de cela pour des préoccupations seulement matérielles et personnelles ? ». « Je prie pour qu'à votre retour vous puissiez transmettre ce message autour de vous et que votre peuple puisse prendre conscience de cela. »



Sur la route du lendemain, je m'interroge sur ma foi et la place de l'église dans ces pays. Qu'est-elle venue faire ici ? Pour qui nous sommes nous pris pour nous installer ici comme en territoires conquis en prétendant rejeter les cultes locaux et détenir la vérité universelle ? Où s'arrête la volonté d'apporter du bonheur aux autres, et où commence la quête de pouvoir et la volonté de s'étendre au monde ? Chez nous, l'Église est historique et millénaire, mais ici... tout est tellement jeune, les églises en construction, les vocations en pleine expansion... Avons-nous apporté du bien ou avons-nous simplement balayé leurs croyances pour imposer les nôtres vieillissantes en Europe, comme la société de consommation s'étend en balayant les traditions ancestrales des peuples colonisés par elle... Et moi, où en suis-je avec ma foi ? Un peu perdu, en mal de repère, j'ai lu il y a quelques mois un livre de Gounelle, entre psycho et spiritualité, qui m'a profondément bouleversé. Accompagné de nos échanges profonds avec Pierre et Elodie à Taizé, j'y ai trouvé des mots qui correspondent à ma vie intérieure et à ma relation avec l'Église catholique. L'adhésion avec le message de Jésus mêlée à une

impression bizarre que l'Eglise se serait un peu perdue et éloignée de ce message. Le faste des églises me dérange, le protocole de la messe, et le dogme, l'attachement à des textes de l'ancien testament et à des traditions vidées de leur sens me semblent tellement éloignés du message simple du Christ qui semblait pourtant déjà composer avec les traditions juives pour ménager un tant soit peu les susceptibilités et que ses mots puissent être entendus... Comme de vieux meubles qu'on se sentirait obligés de garder par respect pour nos aïeux alors qu'ils prennent de la place et empêchent aujourd'hui de profiter de la clarté de la maison...

Alors je me sens mal à l'aise dans les messes et les approches trop dogmatiques de la foi, alors que j'adhère pourtant à l'essentiel du message de fond et que je ressens tellement mon épanouissement à travers ma vie spirituelle lorsque nous nous retrouvons dans ces petits groupes d'échanges profonds comme à Taizé ou dans les Frats de Fondacio où j'ai bien plus l'impression d'être en phase avec la parole du Christ... De même, je suis admiratif de toutes les œuvres sociales de cette Eglise vraiment tournée vers les autres, que j'ai par exemple bien plus de mal à ressentir dans une tradition bouddhiste qui prône l'élévation de soi de manière un peu égoïste (du moins dans ma perception restreinte). Dans ces engagements, ici comme en France, je retrouve le message du Christ qui résonne en moi.

Et en même temps, sans ces rendez-vous réguliers de l'Eglise, comment entretenir et alimenter ma vie spirituelle et me connecter à ce « plus grand que moi » qui anime le monde... ? Quel casse-tête !



Mais mes réflexions se perdent dans la beauté des paysages et se transforment en longs échanges avec Lucie sur notre expérience du scoutisme dans notre enfance et le partage de nos vies avant de se connaître... Quel plaisir de pouvoir discuter ainsi sur le même vélo, profiter de ce temps privilégié à deux au début de notre vie de couple et rêver encore deux ans après notre mariage de notre future vie ensemble bâtie sur ces bases extra-ordinaires...

En fin de journée, la tente installée au milieu d'un petit village de quatre maisons en plein cœur des montagnes, nous admirons les étoiles filantes tandis que résonnent dans la maison voisine la répétition de chorale de chants de Noël... Magique...

Réveil dans la brume, affaires repliées, soupe de nouilles pour le petit-déjeuner, et c'est dans les volutes de duvet blanc de la montagne encore assoupie que nous reprenons la route, croisant de nombreuses remorques de travailleurs partis dans les champs avec le tracteur qui sert d'autobus...



Les deux jours suivants, les montagnes s'ouvrent peu à peu sur des vallées de plus en plus larges laissant place à de grandes rizières puis à de vastes forêts d'hévéas, et enfin à des zones plus urbanisées où les montagnes n'apparaissent même plus à l'horizon. Avec les zones urbaines reviennent aussi des routes plus fréquentées où nous retrouvons les bus et camions et leurs habitudes insupportables de klaxonner à tout bout de champ.

On reste zen, ok celui-là c'était juste pour nous saluer de manière sympathique. Mais sont-ils vraiment obligés d'avoir des trompettes si tonitruantes ? Comme en Inde, on dirait qu'il y a un concours à qui a la plus grosse... C'est pas possible, arrêtez de nous vriller les tympans ! Même si Lucie me fait remarquer avec raison que ça ne sert à rien, il m'arrive d'être plus vulgaire et de leur crier dessus lorsqu'un certain niveau de décibels est atteint. Ça sert à rien, mais ça fait du bien !... enfin, sauf peut-être aux oreilles de Lucie quand elle est à l'avant. On a encore du mal à gérer le volume quand on se parle. De derrière, on est tout prêt des oreilles de celui de devant, d'accord, mais essayez donc d'avoir le réflexe de parler tout bas quand vous entendez mal celui de devant dans les bruits de la circulation et le vent de la route...



Le soir nous offre encore une belle rencontre. Sur le parvis de l'église où nous espérons demander logis au prêtre, un homme d'une soixantaine d'années vient engager la conversation. Nous parlons un peu de notre voyage et lui expliquons que nous cherchons le prêtre pour voir si lui ou une famille de la paroisse pourrait nous héberger. Sa première réaction est de nous dire que le prêtre n'est pas là et que « ce n'est pas possible, c'est trop risqué », mais après quelques minutes, un grand sourire charmeur de Lucie, et un coup de fil à sa femme alors que nous nous apprêtons à faire demi-tour, il nous lance un « suivez-moi » et nous accueille avec sa femme



comme ses propres enfants. « Lucie, est-ce que tu acceptes de devenir ma fille ? » demande même la maman le lendemain les yeux brillants. Ils ont deux fils de 21 et 25 ans qu'ils ont eus tardivement et qui ne vivent plus avec eux, et on sent qu'ils auraient aimé en avoir davantage. Alors en nous accueillant chez eux, puis en nous adoptant petit à petit (ils nous avaient initialement dit qu'il faudrait que nous allions manger à l'extérieur... avant de nous préparer un repas gargantuesque !), on sent qu'ils se sont vite attachés à nous et aimeraient bien que nous restions un peu plus longtemps... malheureusement, pour cette fois, ce ne sera pas possible car nous avons rendez-vous avec notre filleule deux jours plus tard...

Diem Ly, la responsable du programme de notre filleule, qui nous accueille le lendemain soir, a un tout autre tempérament. Une sacrée boule d'énergie, très surprenante par rapport à ces Vietnamiens que nous trouvons assez cools et posés. Durant la soirée et la journée du lendemain que nous passons avec elle, nous apprenons peu à peu à la connaître. Native de la côte Est du Vietnam, elle a décidé à 28 ans de partir comme « missionnaire » pour l'Eglise et d'aller aider les minorités Jarai près de Pleiku. Les Jarais sont un peuple de 130 000 personnes qui, jusqu'à 1975 et « l'unification » du Vietnam, avaient leur propre royaume, leur culture et leur mode de vie, lois, etc. L'installation du régime communiste a chamboulé tout cela, l'ethnie minoritaire a dû s'adapter, et la majorité des terres de ce peuple agricole a été réquisitionnée par le nouveau gouvernement. Ly est donc arrivée dans une région sans hôpitaux, des écoles vides, des conditions de vie misérables, et une culture qui partait en lambeaux... Elle nous raconte sa vie digne d'un roman, un épisode de Malaria et des histoires amoureuses qu'elle refuse pour se dédier totalement à sa tâche, ses mésaventures avec sa famille ou son adaptation à la région... Trente ans après, Diem Ly a mis en place des « Loving Classes » pour plusieurs centaines d'enfants qui peuvent ainsi gratuitement avoir des cours supplémentaires et surtout dans leur dialecte pour peu à peu réussir à suivre l'école publique en vietnamien.

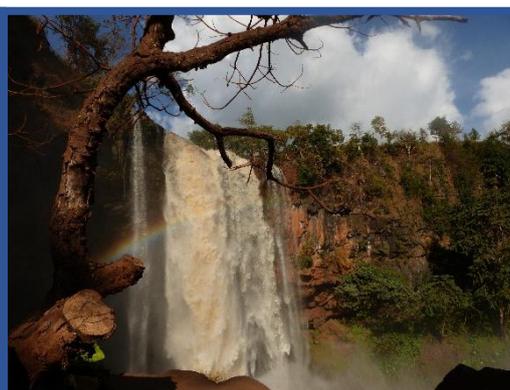
Elle a initié des festivals de danses et de musiques traditionnelles qui ont eu une reconnaissance de l'Unesco, permettant ainsi une mémoire de ces traditions – même si les Jarais semblent regretter que l'état ait un peu transformé ces festivals en spectacles un peu vidés de leur sens – et elle est actuellement en cours de rédaction d'un dictionnaire Jarai pour conserver une trace de cette langue purement orale en harmonisant un dialecte qui a ses nuances dans chaque village... Sacrés projets ! Et au milieu de tout cela, elle court d'un endroit à l'autre pour s'assurer de la santé de chacun, distribuer l'argent des parrainages et collecter les lettres des filleuls, dans chacun des villages où elle a établi des responsables locaux qu'elle coordonne.

Mais aujourd'hui, elle prend le temps de se poser (enfin, plus ou moins) avec nous et est aux petits soins pour nous faire goûter tout ce qui nous fait envie, nous faire découvrir tous les coins immanquables de la région, et... ouf, ça va presque un peu trop vite là... a-t-elle seulement écouté ce que nous venons de dire ? À vouloir anticiper nos désirs et répondre à tous nos besoins, on a parfois aussi l'impression de manquer un peu d'air... et puis, les choses sont parfois un tout petit peu minimisées... comme ces « 15 » kilomètres pour aller jusqu'au village de notre filleule qui nous font dire que nous serions heureux d'y aller à vélo pour lui présenter. Le temps qu'on lui dise, elle a déjà appelé deux fois une personne pour lui demander de nous accompagner à moto, annuler, puis reprogrammer autre chose, mais surtout, à la fin de cette journée initialement sans vélo, ce seront 62km de montagne que nous aurons dans les jambes !

Malgré tout, nous sommes heureux d'avoir été réellement jusqu'à la petite maison de bois de notre filleule sur notre tandem. Nous avons fait la connaissance de H'Yen, 8 ans, intimidée par ses grands parrains français, qui vit dans des conditions d'une extrême simplicité avec ses grands-parents, sa maman divorcée étant installée avec un autre homme, tandis que son père est parti quand elle avait 6 mois... Au milieu de Diem Ly qui prend beaucoup de place, et du responsable local qui nous accompagne, à sept dans la petite maison d'une seule pièce, nous manquons un peu d'intimité avec notre filleule pour partager un moment un peu plus authentique, de jeu ou d'amusement qui aurait pu briser la glace... Cependant, nous sommes quand même touchés de mettre un vrai visage sur cette enfant que nous nous efforcerons d'accompagner durant toute sa scolarité, en espérant être d'un soutien plus que seulement financier...



Après un repas chaleureux partagé assis sur des nattes chez le responsable local, nous reprenons la route du retour en nous arrêtant sur le site d'une grande cascade. Le lieu, autrefois sauvage, puis aménagé, et enfin abandonné devant le constat que les gens du coin ne pouvaient se permettre de payer le droit d'entrée, est un peu triste, la nature reprenant difficilement ses droits sur le béton et les barrières de métal laissés en désuétude, mais la cascade, en contrebas, est magnifique. D'une trentaine de mètres de haut, un flot imposant vient se jeter avec fracas dans une petite clairière, la brume soulevée par le tourbillon d'eau faisant naître une multitude de petites fleurs violettes auréolées d'un joli arc-en-ciel...



Le soir, c'est autour de beignets de bananes maison – qui nous montrent une nouvelle fois la gourmandise impressionnante de Diem Ly - que nous profitons de la suite des aventures de notre hôte. Nous sommes logés, comme elle, chez ses amis, et je suis touché par le fait que, lorsque nous indiquons que nous ne pouvons plus avaler un beignet de plus, la maîtresse de maison part les distribuer tout naturellement à ses voisins... « Les beignets, il faut les manger chauds ! Alors, si on ne les termine pas, autant les partager ! » Cela semble si simple et évident...

La route du lendemain m'entraîne dans ces réflexions sur la solidarité simple vécue dans le quotidien et la différence entre le collectif ici où chacun vit dehors et nos sociétés modernes où le confort de nos maisons nous pousse à nous enfermer chez nous... comment nous permettre de nous ouvrir davantage aux autres ?

Mais la route pour Pleiku monte continuellement sur un faux-plat énergivore et les réflexions sont avalées par la concentration sur la montée. La ville en elle-même ne nous semble pas présenter beaucoup d'intérêt, même si elle constitue pour nous une certaine étape importante des hauts plateaux, et nous repartons avec entrain vers de nouveaux cols à franchir pour rejoindre la côte Est et la mer...



La mer, nous ne devons pas en être loin vu les vagues que fait la route. Après chaque montée, une descente... pour mieux remonter ensuite... A ce rythme-là, on fait du dénivelé, mais on ne prend pas beaucoup d'altitude... Mais la route est belle, et c'est ça qui compte. Peu à peu, la montagne se referme à nouveau sur nous tandis que nous approchons de l'extrémité Nord-est des « hauts plateaux ». Nous traversons des défilés entre deux falaises abruptes qui m'évoquent certains passages d'Amérique du Sud tandis que, comme depuis quelques jours, le paysage devient plus sec. Les arbres se font un peu plus rares, remplacés par de la broussaille qui peine à couvrir la terre rouge. Les sommets ne sont plus couverts de ces grandes forêts vertes foncées, et, par endroit, on s'attendrait presque à voir pointer les épines d'un cactus. Au loin, les sommets se précisent, laissant le regard errer de l'un à l'autre. Par quel col passerons-nous demain ? Celui-ci ? Celui-là ? Ouhla, ça semble haut quand même... mais chaque nouveau virage offre de nouvelles possibilités, et bien malin qui saurait prédire notre passage de demain.

Pour ce soir, l'essentiel est désormais de trouver un lieu où dormir. Et pour une fois, pas d'église ni de temple à proximité d'après le GPS. Ça faisait presque longtemps que nous n'avions pas eu à fournir cet effort d'aller demander directement dans une famille. La première occasion, à la rencontre d'un barman qui nous interpelle, n'est pas fructueuse. Il préfère nous indiquer un hôtel un peu plus loin et nous n'insistons pas. Quelques centaines de mètres plus loin, par contre, l'accueil est étrangement immédiat. Passés devant un couple d'à peine notre âge, un bébé dans les bras, Lucie me fait remarquer « ils avaient l'air sympa ceux-là. » Je suis du même avis et m'arrête immédiatement. « Oui, mais on ne va pas faire demi-tour quand même ?

- Et pourquoi pas ?

C'est à pied que nous retournons vers eux, et leur faisons directement notre demande, sans enrober, en expliquant simplement que nous avons une tente. « Bien sûr, installez-vous là ! » Sans question, sans suspicion, juste avec simplicité... Whoua, épatant ! Ils nous nettoient une de ces estrades sur lesquelles les gens s'installent en journée et y allongent une natte avant que nous y posions la tente, nous indiquent la douche et nous donnent le nécessaire pour nos lessives. Puis nous discutons, découvrons la petite boutique de robes de mariées que tient Nguyen, décorée des photos de leur mariage, il y a cinq ans, lorsqu'elle en avait 17. Nous jouons avec leurs filles de 1 et 5 ans, très heureuses de transformer notre tente en cabane, puis partageons le repas préparé par la grand-mère qui rit des traces de bronzage de Lucie et semble apprécier nos compliments sur ses talents de cuisinière. Nous connaissons et anticipons désormais les habituelles questions de « Vous êtes mariés ou juste amis ? » qui déterminent s'ils nous attribuent une ou deux chambres et celle qui ne manque jamais de venir juste après : « Et combien avez-vous d'enfants ? » souvent suivie d'un regard désolé. Loin de la culture occidentale, il semble tellement évident pour eux que si nous n'avons pas d'enfants deux ans après le mariage, c'est que nous avons des difficultés à en avoir. « C'est sûrement pour cela qu'ils partent plutôt voyager » se disent-ils sans doute...

Le soir, alors que nous nous apprêtons à nous coucher dans notre tente, la grand-mère nous fait signe de la suivre, pour nous présenter une chambre disponible dans la maison... ils sont vraiment adorables ! Encore une fois, nous dormirons dans un vrai lit ! D'accord, le matelas est un peu ferme, la moustiquaire un peu trouée, la chambre et les toilettes un peu rustiques, et le premier gobelet d'eau froide de la douche au baquet est toujours difficile, mais, encore une fois, nous avons troqué une partie de notre confort contre cette vie épurée ramenée à l'essentiel, ce goût d'aventure, et la richesse de ces rencontres qui nous comblent bien plus.



La journée du lendemain tient ses promesses d'épreuve physique. 1200m de dénivelé positif sur la journée, on les sent passer ! Mais nous pédalons en duo, s'encourageant mutuellement, renforçant nos efforts quand ceux de l'autre faiblissent, et célébrant ensemble les côtes franchies. Plus de mots dans les montées, le souffle trop court pour cela, juste de la concentration, mais une belle harmonie de couple... et la beauté de découvrir la suite du chemin à chaque virage, entre deux panneaux parfois très approximatifs, et d'autres qui nous indiquent avec une étrange précision une montée à 10% sur 247m ou une côte à 7,54%...

Les villages que nous croisons ici ont un peu du charme des petits bourgs de montagne isolés, mais associés, dans cette région, à une apparente grande pauvreté. Les maisons, petites, sont toutes en bois, et, si l'électricité semble avoir été déployée jusque-là, la saleté des gamins que nous croisons, les cochons qui gambadent entre les adultes occupés à couper du bois, et les déchets à nouveau présents partout nous font dire qu'il s'agit de la seule touche de confort et de modernité dont ils bénéficient...



En fin de journée, tandis que les paysages sont redevenus plus verts, les nuages nous avalent et tout devient gris autour de nous. Plus de 60km au compteur, le temps qui commence à s'assombrir et les premières gouttes de pluie nous font dire qu'il est temps de chercher un abri pour la nuit. Le premier village où nous nous arrêtons n'est pas une grande réussite. Un homme à l'air sympathique nous fait signe de venir boire un verre chez lui pour se mettre à l'abri des premières gouttes qui tombent, mais à l'intérieur, les cinq personnes entassées autour de la table sous l'ampoule chancelante ont déjà l'air un peu alcoolisées, et l'un, particulièrement, parle fort et de manière désagréable. Nous préférons ne pas nous attarder et faire 5km de plus jusqu'au village suivant.

Mais la rencontre n'est pas plus facile. Une épicerie, un café, deux maisons et un bâtiment administratif, ça laisse assez peu de choix dans les demandes. Alors, quand on nous renvoie d'une maison à l'autre et qu'on sent que l'administration ne cherche qu'à se débarrasser de nous avec une désinvolture qui nous semble un peu moqueuse, ça devient désagréable. Finalement, dépités, trempés par la pluie, et le ventre rempli d'un bol de nouilles instantanées au porc lyophilisé, nous installons notre tente sous un préau au milieu des chiens qui aboieront jusque tard sur les motos qui passent près de nous en pétaradant. On en est au point où les gens refusent même que nous allions aux toilettes. L'accueil est bien une question de tous les jours qui ne présume pas du lendemain...



Et en l'occurrence, le lendemain matin n'est pas plus simple. Le réveil dans les nuages et la descente dans l'ambiance mystérieuse de la brume laissant apparaître quelques portions éparses de la forêt épaisse, et ça et là une cascade perdue au fin fond de la jungle, avait pourtant de quoi séduire. La route louvoie en étroits lacets pour descendre de près de 1000 mètres dans ce décor somptueux en un étrange rappel de la « route de la mort » bolivienne. Ce n'est qu'après les 10 premiers kilomètres de descente que l'on s'arrête prendre notre petit-déjeuner dans un petit hameau.



La dame qui nous le sert a l'air gentille, mais lorsqu'elle nous réclame quatre fois le prix normal pour sa soupe de nouilles et prend les billets des mains de Lucie, elle paraît d'un coup beaucoup moins agréable. Lucie, offusquée, va jusqu'à demander confirmation du prix aux voisins, et la moitié du village est ameutée par les protestations de la vendeuse qui semble arguer qu'elle nous a mis davantage de viande ou une assiette

plus grande. Même l'entourage ne semble pas convaincu, et elle nous rend avec brutalité un billet de la moitié du prix en nous faisant signe de déguerpir. Ce n'est pas pour le montant que ça représente, mais quelle frustration de sentir qu'on se fait avoir et que les gens ne sont pas honnêtes avec nous !

Il faudra un peu de temps dans la journée pour effacer cette frustration, et peut-être influencera-t-elle le nouveau débat que nous avons sur le temps dédié à l'écriture de nos récits de voyage et au montage des vidéos. Celui-ci me pousse à retrouver le sens de ces récits auxquels je suis attaché. Pour moi, ils ont la même fonction que les photos que nous prenons. D'abord, garder une trace de ce voyage, un support pour alimenter nos souvenirs, et pouvoir se replonger dans notre histoire dans quelques mois, années ou décennies. Ensuite, pouvoir le partager, à notre entourage, peut-être un jour



à nos enfants, à ceux qui ont plaisir à les lire... Mais bien plus que les photos, les récits permettent d'apporter des ressentis, des émotions, des réflexions qui font partie intégrante du voyage, et peut-être davantage d'authenticité que les photos qui montreront seulement les « belles images »...

Toujours est-il qu'il est bien compliqué d'articuler temps pour travailler, temps pour rouler, et... un peu de temps pour soi ou à deux quand même ! Le voyage a cela de chamboulant qu'il bouscule tous les repères du quotidien. Difficile d'avoir un rythme, des routines, des « temps dédiés » quand on veut laisser la porte ouverte aux rencontres et qu'on ne sait pas où l'on dormira le soir. Alors, si notre programme est un peu chargé jusqu'à Noël, avec de nouvelles rencontres de filleuls et pas mal de kilomètres à faire pour honorer nos rendez-vous, on se dit qu'à partir de janvier, dans le Nord du Vietnam, on essaiera d'être davantage à l'écoute de nos besoins sans hésiter à prendre une demi-journée sans rouler ou à se poser pour travailler. Bel apprentissage... Reste à voir dans quelques semaines si ça marche en pratique !



Il nous faut deux jours pour vraiment quitter les montagnes. Deux jours durant lesquels nous pédalons sous une pluie torrentielle telle que nous ne l'avons jamais vue en France. Des rideaux d'eau s'abattent sur nous, nous détrempant en quelques secondes de la tête aux pieds, mais surtout, la pluie est incessante. Une heure, deux heures... jamais le ciel ne se dégage... Parfois, l'intensité varie, le déluge semble se calmer un peu... pour repartir de plus belle avec davantage de violence. Alors, les paysages se modifient pour drainer toute cette eau, les rizières en terrasse que nous rencontrons se transforment en cascades, l'eau nivelant l'ensemble des terrains et mélangeant les z et les r pour fusionner pêle-mêle rivières et rizières... Les gens, depuis leurs abris, nous regardent d'un air encore plus curieux que d'habitude, et ceux qui sont obligés de sortir sont, sur leurs motos, entièrement cachés sous de grandes capes de pluie. D'autres balaient désespérément l'eau qui entre chez eux, ou tentent, en ratissant la terre devant leur seuil, d'ériger des murs pour ralentir l'inévitable inondation... Parfois, nous nous arrêtons nous-aussi nous mettre à l'abri quelques minutes pour vérifier la carte ou manger un morceau, mais vient alors l'insoluble question « reprendre la route alors que nous commençons presque à sécher ou attendre en vain que ça se calme ? »... Les routes aussi sont modifiées. Transformées parfois en torrents, les portions défoncées masquent les trous sous de gigantesques flaques qui les rendent vicieusement dangereuses, et, en fin de journée, le niveau de l'eau dans les rues de la ville où nous arrivons a dépassé la hauteur de nos pédales, transformant peu à peu notre vélo en pédalo...

La météo restera la même le lendemain, et, autour de nous, les paysages ne sont, peu à peu, plus qu'immenses lacs dont dépassent quelques arbres, ici le toit d'une maison et là les croix d'un cimetière dont les tombes ne



sont plus visibles. La saison des pluies est censée être finie depuis un moment et il est difficile pour nous de savoir dans quelle mesure cette météo est ici de l'ordre du « normal » avec un peu de retard, ou de l'ordre de la catastrophe naturelle. Les pluies ne ressemblent d'ailleurs pas beaucoup aux averses de moussons, intenses mais souvent brèves. Ici, voilà désormais trois jours qu'il pleut sans cesse... Malgré tout, les routes notamment semblent en partie aménagées pour s'adapter à ces pluies torrentielles puisque, si elles sont parfois inondées (même Lucie, à l'avant, a roulé avec les pédales dans l'eau !), les principales sont souvent un peu surélevées, nous faisant paraître sur le bord de gigantesques rizières remplies d'eau dont les routes seraient les buttes délimitant les contours.

Il y a quand même quelque chose d'incongru et d'amusant à rouler dans ces conditions, noyés par un tiède déluge, aspergés par les rares véhicules qui nous doublent, et écartant les eaux de nos roues. Alors nous éclatons de rire devant l'étrangeté de la situation et prenons plaisir à rouler sur cette belle route neuve désertée et entourée d'étranges dunes de sable blanc qui dépassent encore de l'eau. Les gens qui nous croisent doivent nous prendre pour des fous...

La situation devient moins drôle quand la transmission de notre vélo se met à craquer et que la chaîne commence à sauter tous les kilomètres si nous appuyons un peu sur les pédales. Après une dizaine d'arrêts intempestifs, les mains pleines de graisse, nous nous arrêtons dans un petit garage dont le gérant, très gentil, nous aide à nettoyer la chaîne, et à essayer (en vain, elle devient trop courte), d'enlever un maillon. Rien n'y fait. A peine sommes-nous repartis que les problèmes reviennent. Ok, pas de panique, nous nous arrêtons dans un café avec connexion internet et cherchons sur les forums cyclistes ce qui peut être la cause de ces craquements et de ces sauts de chaîne, assez inquiets pour notre « moyeu Rolhoff », le système de changement de vitesses intégré à la roue arrière qui remplace un dérailleur. Confortable car de grande qualité et demandant peu d'entretien, mais s'il a un problème, nous serons bien en peine pour réparer cette « boîte noire », obligés d'attendre une pièce neuve venue d'Europe... Heureusement, grâce aux conseils trouvés sur le net, nous nous arrêtons un peu plus loin acheter une chaîne neuve pour remplacer la nôtre détendue par les 4000 premiers kilomètres, et notre monture repart dans un mouvement silencieux de bon augure. Bon, ça nous montre que nous ne sommes pas encore des experts de la mécanique vélo, mais que nous avons eu les bons réflexes...



Nous arrivons à Hoi-An sous les désormais habituelles trombes d'eau. Ancien port marchand, brutalement abandonné suite à l'ensablement de sa rivière, la vieille ville a gardé le charme de ses vieilles maisons de bois, en l'état ou magnifiquement restaurées, et a la particularité d'avoir ses rues et ses bâtiments parés d'une multitude de lanternes colorées. Même sous la pluie battante, les bords de rivière (inondés), les petites ruelles et les ponts autour desquels glissent de jolies barques donnent envie de se balader. Alors après une arrivée très tardive, et avec le cumul de fatigue générée par les conditions difficiles, le linge humide à faire sécher et le besoin d'un peu de confort, nous décidons de rester deux nuits dans la ville – sans doute la plus touristique que nous ayons vue depuis le début du voyage – pour profiter d'une seconde soirée (toujours sous la pluie) au milieu des lanternes et des boutiques d'artisanat. Ces deux nuits dans deux guesthouses différentes, pourtant plutôt



confortables, nous font prendre conscience par contraste de la chaleur qu'apportent les gens qui nous accueillent chez eux, de l'attention qu'ils ont pour nous et de la richesse que cela représente. Ici, un bon lit, d'accord, mais que de déceptions dans les relations avec nos hôtes, bien plus intéressés par nos porte-monnaie que par la relation, et vraiment pas aidants...

La journée de reprise s'annonce costaute car nous sommes attendus le soir à Hué par Mr Binh (si, si, vraiment !) responsable de programme avec qui nous irons rencontrer quatre filleuls. Et Hué est à 130km d'ici sur une route toute plate à 5 ou 10m d'altitude... sauf un col à 500m à passer au milieu. Ça fait beaucoup pour une journée... d'autant que la pluie n'est toujours pas calmée !

D'après la carte, une autre route permet d'éviter le col, par ce qui ressemble à un tunnel sous la montagne, mais nous avons beau insister, notre GPS refuse de l'emprunter, à moins de nous faire passer pour une voiture. Interdit pour les piétons et vélos ? Un tunnel qui semble faire une dizaine de kilomètres ? Et pourtant, ça semble être la solution permettant de parcourir ces 130km. Alors... tenter le tunnel ou passer par le col ? Cette question nous taraude toute la matinée. Affronter les ténèbres sous la montagne, où la tempête de ses sommets ? Le Balrog ou Saroumane.... (désolé, je m'enflamme) Au dernier moment, nous optons finalement pour le tunnel pour... découvrir que celui-ci est bien interdit aux vélos et motos mais qu'un système ingénieux de navettes bus+camions permet d'embarquer les montures d'un côté, les passagers de l'autre, pour les faire traverser. Tout simplement... et une demi-heure et 1,5€ plus tard, nous voilà de l'autre côté de ces montagnes effrayantes, notre vélo prêt à rouler. Eh ben, on a fait le bon choix !

Quelques tunnels plus petits vont se succéder pour traverser les reliefs présents sur la route, simplifiant le trajet, et, à la tombée de la nuit, dégoulinant, nous arrivons soulagés dans les rues de l'ancienne cité impériale. Notre baladeur est mort noyé en route, ce qui nous a empêché de s'appuyer sur la musique pour s'encourager, mais, plus grave que cela, le téléphone, qui nous sert de GPS, a également pris l'eau, ce qui nous vaut de tourner un peu dans la ville, alors que nous n'aspérons qu'à nous mettre au sec – et faire pipi – et, lorsque nous arrivons à l'adresse prévue, pas moyen d'appeler notre hôte. Une grille grinçante, une allée sombre, et une vieille maison au fond d'un jardin chargé de végétation... Nous poussons le portail en espérant ne pas avoir d'erreur sur l'adresse et ne pas être accueillis par un chien agressif. Mais c'est finalement un monsieur d'une soixantaine d'années, l'air austère sous ses sourcils épais qui nous salue et nous guide vers une petite chambre. Ou deux ? « Vous êtes mariés ? Sinon, je dormirai ici avec Pierre, et Lucie dormira avec ma femme dans ma chambre ». Ouhla, oui, oui, pas d'inquiétude !

« Et combien avez-vous d'enfants ? » Evidemment. On la connaît celle-là...

Nous avons placé la barre assez haute dans nos espoirs d'accueil et de confort, un peu malmenés par la météo... et ceux-ci sont un peu déçus par la maison en structure de bois, traditionnelle de l'ancienne architecture d'Hué mais fort poussiéreuse et un peu rustique avec ses lits individuels de planches recouverts d'une simple natte et ses taches d'humidité sur tous les murs... Nos hôtes ont aussi un petit côté effrayant et le repas du soir n'est pas exactement la meilleure cuisine que nous ayons goûtée...

Mais peu à peu, nous nous apprivoisons mutuellement, et nous découvrons le grand cœur de Monsieur et Madame Binh, lui totalement dévoué à la gestion des 150 parrainages dont il s'occupe bénévolement depuis qu'il a quitté ses fonctions de prof de français au séminaire, et elle, dédiée à l'association de victimes du cancer du sein dont elle est présidente. Tous deux parlent très bien français, ce qui enrichit considérablement nos échanges, et, au fur et à mesure que nous les découvrons, nous nous attachons davantage à eux.

Le lendemain, nous partons en voiture rencontrer les filleuls, et la pluie qui tache les murs et inonde les ruelles et entrées de maison rend encore plus misérable les petites maisonnettes que nous visitons. Quatre visites en une matinée, ça fait un peu beaucoup. Pour autant, j'ai



l'impression d'avoir pu prendre le temps de rencontrer un peu chacun, et, comme le fait remarquer Lucie, de découvrir avec étonnement des similitudes entre filleuls et parrains que nous connaissons bien... Un rêve de devenir ingénieur ou professeur, des parents agriculteurs ou une famille de quatre filles... Même si nous répétons un peu les mêmes questions, les rencontres sont toujours touchantes, pleines d'espoirs et de reconnaissance...



La reprise est difficile au matin de notre septième jour de pluie consécutif. Nous avons pu laver notre linge mais celui-ci n'a pas séché dans l'humidité ambiante, et nous en sommes réduits à trier nos sacs entre vêtements secs, moyennement humides, et détrempés. Notre téléphone est plus ou moins revenu à la vie, au prix de longs moments devant un sèche-cheveux et de nuits dans un bol de riz, mais le baladeur ne semble pas si résistant. Les outils commencent à rouiller, de même que notre chaîne toute neuve, et nous sentons désormais le moisi à 20m...

M. Binh nous a expliqué que, dans cette région, la saison de la mousson est suivie d'une période des « pluies persistantes », une petite bruine désagréable, pas violente, mais incessante... sauf que cette année, avec les dérèglements climatiques, la mousson est en retard, causant en été, des sécheresses aux conséquences dramatiques... et maintenant une superposition des deux saisons. Super, on a droit à une « mousson persistante ». En gros, il pleut aussi fort qu'en période de mousson... mais tout le temps ! Heureusement, pas d'inquiétude, cette saison ne dure que jusque fin mars ! Aoutch, pourvu qu'elle ne s'étende pas jusqu'au nord du pays... Déjà qu'on nous a dit qu'il y faisait froid...

Durant deux heures, la pluie a eu le bon goût de se calmer ce matin... remplacée par un adversaire tout aussi redoutable : le vent. Dans ces pays côtiers, il vient généralement de l'Est ou du Nord. Exactement nos deux directions depuis le début du voyage ! La vitesse est réduite de 25%, l'énergie consommée majorée de 50, le moral tombe, le froid nous saisit, et nous enveloppe dans la couverture d'humidité dont nous sommes drapés...

Alors, à midi, on remet en cause notre trajet. 360km pour atteindre Vinh où un ami nous attend et d'où nous prendrons dans quelques jours un avion pour deux semaines de vacances bien méritées aux Philippines où nous rejoindrons ma famille. Cinq jours sous la pluie et le vent, sur une grande route sans intérêt et avec la pression des reportages et autres articles pour alimenter notre blog que nous n'avons pas le courage de travailler en ce moment, le soir après les journées de vélo. Quel sens cela a-t-il ?

Je dois m'être assoupli ces dernières années car, lorsque Lucie me propose de prendre un train pour rejoindre Vinh plus rapidement, j'ose y songer sérieusement. Oh, bien-sûr, il y a toujours cette petite frustration de me dire « mais alors, nous n'allons pas réellement faire *tout* le trajet à vélo » et l'envie de tenir le challenge, mais quand je pense à la difficulté que j'ai eue, il y a 6 ans, à accepter de faire un bout en stop lors de notre voyage en Amérique du Sud, je me dis que je m'améliore un peu. Et quelques heures plus tard, tandis que notre tandem attend d'être embarqué dans le train suivant, nous voilà dans un wagon qui roule avec lenteur vers la ville où nous remiserons notre fidèle Pino pour près d'un mois. Pourvu simplement qu'il arrive en bon état demain matin !

Après 75 jours de route et 4200km, ce break de près d'un mois est l'occasion d'un bilan sur ce nouveau mode de vie itinérant.

Je ne peux m'empêcher aussi de comparer avec mon expérience en Amérique du Sud, et je dois avouer que j'ai une petite préférence pour la Cordillère des Andes. Nous y avons fait moins de rencontres, certes, mais les paysages et les expériences me semblaient plus variés, et je suis sans doute assez indépendant et plus sensible au charme d'une nuit sous tente perdue dans la montagne à grignoter une saucisse mal cuite sur un réchaud sale (si, si, ça a du charme !) qu'à une soirée de rencontre avec des gens dont nous parlons difficilement la même langue. La montagne desséchée et ses côtes pelées a aussi ma préférence sur la forêt, et la pression de l'alimentation de notre site ne me semblait pas si

présente avec David. Pour autant, j'ai découvert comme jamais la richesse de l'hospitalité et la bonté que chacun peut mettre dans l'accueil d'inconnus, j'ai rencontré des personnes tout bonnement exceptionnelles, et l'engagement avec Enfants du Mékong nous a permis de magnifiques rencontres et de beaux partages tant avec les familles rencontrées qu'avec notre entourage, de l'Asie jusqu'en France...

Et puis, voyager sur un vélo commun avec Lucie et partager une aventure comme celle-ci qui nous enrichira pour les décennies à venir, au début de notre histoire commune est une chance extraordinaire. Je sens que j'ai beaucoup grandi ces derniers mois et que nous avons aussi grandement appris en couple, dans la communication, dans la compréhension (ou l'acceptation du moins) de nos différences, et j'ai hâte de redonner quelques coups de pédale pour aller explorer le Nord-Vietnam, le Laos et plus loin...

Juste quelques semaines pour déconnecter aux Philippines, découvrir un peuple qui va se révéler tellement attachant, et partager quelques belles journées en famille... et nous revoilà sur la route !

